

MIRACLE  
À LA COMBE AUX ASPICS



Ante Tomić

MIRACLE  
À LA COMBE AUX ASPICS

*Traduit du croate  
par Marko Despot*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

*La bibliothèque de Dimitri se veut un hommage  
au travail éditorial de Vladimir Dimitrijević (1934-2011),  
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme.*



Logo de la collection: *Le Passeur*,  
dessin réalisé par Vladimir Dimitrijević en 1974

*Ouvrage publié avec le soutien du ministère de la Culture  
et des Médias de la République de Croatie*

Republic  
of Croatia  
Ministry  
of Culture  
and Media  
Republika  
Hrvatska  
Ministarstvo  
kulture  
i medija



Titre original

*Čudo u Poskokovoj Dragi*

© Ante Tomić, 2009, représenté par HENA COM publishing  
© 2021 Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-677-1

## NOTE DE L'ÉDITEUR

L'orthographe croate est rigoureusement phonétique : à chaque caractère correspond un son unique et invariable. On s'assurera une prononciation correcte en ayant à l'esprit les particularités suivantes :

ć = *tch* mou (match)

c = *ts* (tsar)

č = *tch* dur (Mandchourie)

e = *é* (pré)

g = *g* (gare)

h = *kh* (halva)

j = *ill* (feuille)

s = *ss* (lisse)

š = *ch* (chou)

u = *ou* (roue)

ž = *j* (je)



*Well my name's John Lee Pettimore  
Same as my daddy and his daddy before  
You hardly ever saw Granddaddy down here  
He only came to town about twice a year  
He'd buy a hundred pounds of yeast and some copper line  
Everybody knew that he made moonshine  
Now the revenue man wanted Granddaddy bad  
He headed up the holler with everything he had  
It's before my time but I've been told  
He never came back from Copperhead Road*

Steve Earle

*À Zrinka Tukić*



## CHAPITRE UN

*Consacré aux dizaines de manières de préparer la polenta, aux choses à ne pas faire lorsqu'on lave des vêtements de couleur, et à la soupe servie dans un cendrier. Deux hommes manquent de se faire assassiner, un autre désire se marier, et l'on ne sait pas qui est le plus à plaindre.*

Loin dans les montagnes se niche la Combe aux Aspics. Difficile à trouver, cachée, protégée comme une forteresse, avec une unique route praticable à travers un défilé sinueux qui, après un dernier contour, s'élargit soudainement sur un plateau karstique, pour buter, à peine deux cents mètres plus loin, sur une falaise à pic. Là, sur cette terre rocailleuse, rarement ensoleillée, s'étalent quelques champs de trèfle, deux ou trois rangs de patates et de pois chiches, deux insignifiants lopins d'oignons arrachés à grand-peine à l'enchevêtrement de ronces, de frênes et de charmes. Les fleurs orange des citrouilles rôtissent sur une minuscule parcelle défrichée ceinte d'un muret de pierres sèches.

Un village fantôme se recroqueville sur les bords du plateau, au pied de la falaise : une dizaine de maisons de pierre et d'étables basses aux tuiles fendues – abandonnées, en ruine, envahies par la végétation. Et, au milieu de ces décombres, s'élève la blanche et pimpante maison de Jozo Aspic, le seul à être demeuré là avec ses fils, sur la terre de sa tribu éparpillée. Cela fait longtemps que les autres Aspic

sont partis s'installer dans des villes lointaines, trouver du travail, éduquer leurs enfants, et qu'ils ont oublié leur pays et leur long passé séditieux.

C'étaient des hommes fiers et insoumis, des brigands et des contrebandiers : dissimulés sous des peaux de mouton, ils bondissaient hors du troupeau et, de leurs lames courtes et recourbées, tranchaient la gorge tour à tour aux percepteurs ottomans, aux géomètres autrichiens, aux gendarmes, policiers et facteurs yougoslaves. Les chroniques ecclésiastiques rapportent bon nombre d'accidents où quelque fonctionnaire, ayant surestimé sa propre autorité, s'était aventuré dans la Combe aux Aspics. Longtemps, très longtemps, personne n'en entendait plus parler. Et puis des bergers le retrouvaient dans un fossé, rongé par les bêtes. Ils le reconnaissaient à son uniforme brodé d'or, que le pauvre avait fièrement porté de son vivant.

Mais tout cela, c'était du passé. Les habitants étaient partis, avaient adopté les lois et les coutumes citadines. Ils avaient perdu le caractère sauvage et rebelle qui forçait à prononcer le nom des Aspics à voix basse, prudemment, en l'accompagnant des malédictions de rigueur. Seul Jozo était resté, au grand dam de sa femme Zora, décédée l'an passé.

À l'époque où elle croyait encore que cela pourrait avoir un effet, Zora suppliait Jozo de fuir le pierrier, le désespoir, les ténèbres profondes et insondables des nuits hivernales, quand on vous rappelle, à la faveur du hurlement lointain des loups, que vous êtes vivants et que vous reposez dans une tombe glacée. Elle le conjurait de déménager en un endroit ensoleillé, où l'on peut entendre les gens, la musique, quelque part en bord de mer, pourquoi pas : habiter près d'autres personnes, à proximité d'un magasin, d'un restaurant, d'une poste, d'un hôpital, d'une école, avoir le téléphone et l'eau courante.

– Ce serait plus simple, Jozo, murmurait-elle en pleine nuit, le poussant du pied dans leur lit.

– Va au diable ! répondait-il en lui tournant le dos. Si je descends, ils m'obligeront à immatriculer la voiture.

– Mais tout le monde immatricule sa voiture. C’est normal!

– Eh bien moi, je ne veux pas! Ils n’ont pas à savoir ce que je possède ou non.

Zora poussait un soupir éploré, les larmes coulaient sur ses joues. Elle pleura et gémit ainsi les dix premières années de son mariage, puis ses yeux s’asséchèrent. Du jour au lendemain, elle se tut, et ne parla plus jamais avec son mari. Elle se faisait violence pour lui servir la soupe, pour lui arranger le col de sa chemise, ils se couchaient sans dire un mot et se levaient sans se souhaiter le bonjour. Ils faisaient même ces choses-là dans le silence. Ainsi pendant plus de trente ans. Comme si elle en avait fait vœu à la Sainte Vierge, Zora se tut jusqu’à son dernier soupir, où elle jeta un tendre et ultime regard à son époux et murmura :

– Tu es une merde.

Puis elle mourut, laissant Jozo seul avec quatre enfants, certes adultes, mais d’humeur belliqueuse : Krešimir, Branimir, Zvonimir et Domagoj.

Le vieil Aspic, coléreux et revêche, n’avait de sa vie dit un mot aimable, caressé ou étreint quiconque. Si quelqu’un avait essayé de l’embrasser, il l’aurait certainement tué sur place. Quand il appréciait une personne, il n’en laissait rien paraître. Avec ses fils, le problème principal était qu’ils étaient plus grands que lui. Petit et courtaud, le père avait supporté ses fils aussi longtemps qu’ils avaient été gringalets, mais dès que l’un d’entre eux fêtait ses treize ou quatorze ans et qu’il le dépassait en taille, il se mettait à le haïr. Ayant hérité des gènes de leur mère, les quatre garçons étaient devenus grands et costauds : de sa perspective de grenouille, leur père les dévisageait avec malveillance ; il avait appris avec le temps à bien réfléchir avant de les talocher. Pour être honnête, il les craignait un peu. Encore à présent, au gré des caprices de la météo, il sentait dans ses os le souvenir d’une bagarre qu’il avait eue avec Krešimir, vingt ans plus tôt.

Krešimir – il ne devait pas avoir plus de dix-sept ans – avait cassé le manche de la hache, et Jozo lui avait imprudemment donné une baffe. Et là, Dieu tout-puissant, le fils l'avait empoigné par la chemise, et paf, paf, paf, coup droit, revers, coup droit, revers, coup droit, revers... Krešo ne se serait jamais arrêté si son père, dans un geste antisportif, ne lui avait envoyé son genou dans les parties. Il se recroquevilla et tomba. Avec l'intention de l'achever, Jozo lui envoya deux coups de pied dans les côtes; au troisième, le garçon lui agrippa la jambe. Il le fit tomber, lui grimpa dessus, le saisit par les cheveux et se mit à lui frapper la tête au sol. À moitié évanoui, Jozo put libérer un bras: il planta ses doigts dans les yeux de son fils, se dégagea et prit la fuite.

Tout l'après-midi, les deux se pourchassèrent dans la montagne: ils se tendirent des embuscades, se bastonnèrent, se jetèrent des pierres jusqu'au moment où le père s'effondra, à moitié mort, sous un érable. Krešimir lui avait cassé le nez, le tibia et deux côtes. La nuit venue, Jozo revint à la maison à quatre pattes. Zora l'attendait sur le seuil, un sourire mauvais sur les lèvres. Elle était contente, la diablesse, l'animal, l'épouse du démon.

– Rigole, rigole, dit Jozo en crachant du sang. Si tu voyais l'autre...

Le fils aîné avait dégusté, lui aussi: il avait l'humérus fendu, l'arcade sourcilière ouverte et deux dents de moins. Mais de l'avis de tous, Jozo avait perdu ce combat. Sa carrière de père suivit dès lors une pente déclinante. En dépit de nombreux accrochages ultérieurs, avec Krešimir et ses autres rejetons, il ne put recouvrer son titre de champion.

Depuis la mort de sa femme, il était obligé de parler avec ses fils, bien plus qu'il ne l'aurait voulu. Il ne sortait pas souvent de chez lui, il avait pris sur lui de préparer à manger pour la famille, s'étant rendu compte qu'il aimait cuisiner, expérimenter, inventer des recettes. La polenta, par exemple. C'est incroyable, toutes ces façons de préparer la polenta. Jozo mettait l'eau à bouillir, y versait la farine de

maïs, puis, une minute avant qu'elle ne prenne, il rajoutait tantôt du fromage râpé, tantôt du lard grillé avec de l'oignon, du pâté de foie, des tomates, de la purée de carottes, des noix hachées, de la cannelle, de la confiture d'abricots, ou du yoghourt aux fruits... Le vieux se réjouissait chaque fois qu'il trouvait un nouveau goût à sa polenta, même quand ça ne plaisait pas à ses fils, qui avaient eu la diarrhée après sa polenta au cacao. Malgré ces incidents, le père ne baissait pas les bras. Il aurait pu manger de la polenta chaque jour.

Et de fait, ils en avalaient chaque jour.

De temps en temps, touillant avec dégoût la masse gluante d'une incroyable couleur brunâtre, l'un des fils demandait :

- Bon Dieu, avec quelle merde tu l'as épicée ?
- Avec de la moutarde.
- Papa, t'es un malade.
- Pardon, pour ceux qui n'aiment pas, la cuisine est par là, disait Jozo, pointant un doigt résolu en direction du fourneau.

Cette phrase mettait un terme à toute rébellion dans la salle à manger, personne d'autre ne voulant s'occuper de la cuisine. De la même manière, personne ne se permettait de critiquer Domagoj, le plus jeune d'entre eux, qui, après la mort de l'épouse et de la mère regrettée, se chargeait de la lessive. Sans plainte aucune, tous portaient des sous-vêtements rosâtres, assez peu masculins, Domagoj ignorant qu'il fallait laver séparément le linge blanc et celui de couleur.



- Crouou! Crouou! Crou!

Le roucoulement roula à travers le pierrier, glissa entre les premiers bourgeons des arbres, égaya cette matinée de printemps ensoleillée, alors que la nature se reposait. Jusque-là, tout semblait calme et harmonieux, personne n'était l'ennemi de personne. La buse campait paisiblement au sommet du chêne, les serpents bronzaient paresseusement sur

la pierre. Même le vent s'était arrêté, la rosée brillait sur les fils argentés des toiles d'araignées. Puis la tourterelle poussa son cri, suscitant une tension inexplicquée dans la Combe aux Aspics.

– Crouou! Crouou! Crou! entendit-on une nouvelle fois.

Dans la cuisine, Jozo leva les yeux de son journal et tendit l'oreille, tout comme Krešimir qui était en train de s'occuper d'un pot d'échappement pourri dans le garage. Dans la cour, Branimir et Domagoj fendaient du bois; ils se figèrent, la hache en l'air.

– Crouou! Crouou! Crou! roucoula l'invisible oiseau pour la troisième fois.

Les garçons lâchèrent tout et se précipitèrent au rez-de-chaussée, dans un petit réduit sous l'escalier.

À moins d'un kilomètre de la Combe aux Aspics, la Lada blanche de l'Intercommunale d'électricité sautillait sur la route accidentée qui traversait le défilé.

– Depuis mil neuf cent quatre-vingt-quatre, déclara le maigrichon d'une vingtaine d'années qui parcourait des documents, assis à la place du mort.

– Non, sans déconner! rétorqua avec stupéfaction le chauffeur grassouillet, à peine plus âgé. Ils ne paient plus l'électricité depuis mil neuf cent quatre-vingt-quatre?

– C'est tout ce qu'on sait, dit le passager. Peut-être qu'ils ne payaient pas avant non plus, mais les documents plus anciens sont archivés à la cave.

– J'arrive pas à le croire. Tu es sûr? On leur a envoyé des mises en demeure? Personne n'a songé à leur couper le courant?

– Personne ne les connaît.

– C'est impossible.

– Au bureau, personne n'a entendu parler de la Combe aux Aspics. À part peut-être le vieux Nediljko. Tu connais Nediljko, le boiteux, il prend sa retraite après le Nouvel An. Il a fait la tête de celui qui sait quelque chose. Il m'a regardé

craintivement quand je lui ai posé la question, mais il n'a rien voulu raconter.

– C'est bizarre.

– Il m'a seulement dit: « Si tu as une once de jugeote, ne te mêle pas de ça. – Mais pourquoi, monsieur Nediljko? j'ai demandé. C'est quoi, le problème? Dans ces cas-là, on coupe toujours le courant, non? – Petit, je t'ai tout dit, qu'il m'a répondu. Laisse la Combe aux Aspics tranquille. Oublie même que tu en as entendu parler. »

– On dirait une blague, conclut le chauffeur. Tu as vérifié s'il y avait encore des habitants? Quelqu'un y vit toujours?

Le passager était sur le point de répondre par l'affirmative, compte tenu de l'importante consommation de kilowatts, mais ce fut inutile, car une preuve de la vie dans la Combe aux Aspics venait de débouler sur le côté droit de la route, une dizaine de mètres plus loin, pointant un fusil semi-automatique en direction du pare-brise de la Lada Niva. Puis une autre surgit d'un buisson, un pistolet à la main.

– C'est quoi cette..., chuchota, stupéfait, le maigrelet.

Le chauffeur reprit rapidement ses esprits, injuria vilainement le Créateur du ciel et de la terre, mit la marche arrière et parcourut quelques mètres. Mais un troisième homme se dressa derrière eux, un lance-roquettes nonchalamment accroché à son épaule, coupant toute retraite à l'équipe de terrain de l'entreprise publique.

– Éteins le moteur et mets les mains sur le volant! Montre tes mains, que je les voie! ordonna Krešimir en approchant prudemment, pointant son fusil semi-automatique et les observant à travers le viseur.

Le chauffeur coupa le moteur et tira le frein à main. Apeurés, les deux étrangers levèrent les bras tout doucement, voulant montrer qu'ils étaient venus sans armes, avec des intentions pacifiques. Les trois Aspics cernèrent aussitôt la voiture.

– In-ter-com-muna..., lut Branimir avec peine l'inscription au-dessus de l'éclair jaune sur la portière.

- Intercommunale d'électricité, l'aida Domagoj.
  - Sortez! dit Krešimir en tambourinant du canon de son fusil contre la vitre de la Lada. Tous les deux. Sortez!
  - Nous venons pour l'électricité, se risqua le chauffeur, émergeant de la voiture les mains levées.
  - Nous avons quelques questions concernant vos factures, ajouta le passager.
  - Nous n'avons aucune question concernant vos factures, corrigea le chauffeur. On est venus comme ça, voir s'il y a...
  - Qui vous a envoyés? le coupa Krešimir.
  - Mais..., s'embrouilla le chauffeur. Nous venons pour l'électricité.
  - Espèce d'andouille, tu entends ce qu'on te demande? cria rageusement Branimir qui, poussant ses deux frères, vint braquer son pistolet contre la joue de l'employé de l'Intercommunale d'électricité. Qui vous a envoyés, ordure?
  - On... on... on... vient... pour l'électricité, répéta le malheureux d'une voix chevrotante. Personne... ne... ne... ne nous a envoyés. On est venus de notre propre chef.
  - Krešo, laisse-moi le tuer, implora Branimir. Quand on aura tué le premier, le second parlera.
- Krešimir réfléchit un instant à la proposition, puis secoua la tête.
- Emmène-les à la maison. Papa saura quoi en faire.



Les mains liées derrière le dos, les deux hommes en salopette bleue étaient agenouillés sous le mûrier. Menaçant, une courte mitraillette à la main, le vieux Jozo tournait autour d'eux, lentement, sous les yeux de Krešimir, Branimir et Domagoj qui observaient la scène avec intérêt.

- Ratko, tu dis? demanda Jozo au chauffeur.
- Non, monsieur, moi, c'est Nenad. Ratko, c'est lui, dit le chauffeur en désignant son collègue de la tête.



– Nenad, corrigea Jozo. C'est mal, ce que tu fais, Nenad. Tu le sais, que c'est mal.

Nenad baissa les yeux, hochant la tête de honte pour ne pas vexer le vieil homme. Armé, qui plus est.

– Tu es un bon garçon, poursuivit Jozo pensivement. Je le vois sur ton visage. Tu n'es pas mauvais, on t'a retourné la tête. Tu t'es laissé embarquer par de mauvaises influences. Tu factures l'électricité. Tu n'as jamais pensé, en facturant l'électricité à un homme comme moi, que ça pouvait être ton père? Ou ta mère? Est-ce que ton père et ta mère savent ce que tu fais, Nenad? Est-ce qu'ils t'ont élevé pour que tu factures l'électricité? Est-ce qu'ils savent où tu es maintenant, espèce de bandit?

La tête penchée sur sa poitrine, Nenad éclata en sanglots. Jozo comprit que ses paroles lui avaient brisé le cœur, que le garçon était bouleversé par l'évocation de ses parents et de leur honte face à la déchéance morale de leur fils. Tout cela émut le vieux Jozo Aspic. Lui alla droit à l'âme. Comment donc, n'était-il pas un père, lui aussi?

– Allez, dis-moi, mon garçon, souffla-t-il bienveillamment à l'oreille de Nenad. Dis à Jozo qui vous a envoyés, et peut-être... Je ne promets rien, mais peut-être que je vous laisserai la vie sauve.

– Personne ne nous a envoyés, monsieur. Nous sommes venus de notre propre chef, dit Ratko.

– Papa, laisse-moi le tuer! tonna Branimir. Laisse-moi en tuer un, l'autre parlera après...

Jozo l'interrompt d'un geste de la main et se pencha tout près du visage de l'employé de l'Intercommunale d'électricité.

– Ne mens pas, mon garçon. Ce n'est pas bien de mentir, dit-il doctement. Je sais que quelqu'un vous a envoyés, et je sais qui c'est... Nediljko!

Il s'arrêta pour observer la réaction de Ratko à l'évocation de ce nom, et sourit en constatant qu'il avait raison.

– Krešo, tu te souviens de Nediljko? demanda-t-il à son fils aîné en se relevant. Tu ne t'en souviens sûrement pas, tu étais encore jeune quand ce vautour est venu avec ses factures d'électricité. Je l'ai tellement bien accueilli qu'il n'a plus été tenté de revenir. Eh bien, comment va le camarade Nediljko? demanda Jozo aux deux hommes. Il a mal au genou?

– Il boite.

– Il boite, répéta Jozo avec mélancolie. Il s'en est bien sorti. Je ne lui ai cassé qu'une jambe. Je voulais lui trancher l'oreille. – Il se tourna vers son fils aîné. – Je tenais le couteau contre son oreille, mais ta mère ne m'a pas laissé faire. « Arrête, Jozo, pas devant l'enfant », qu'elle a dit. À l'époque, elle me parlait encore. Et maintenant, regarde, dit-il, hargneux, en jetant un coup d'œil aux prisonniers. Tu laisses partir un bon à rien, tu lui épargnes la vie, il t'est reconnaissant. Mais regarde-moi ça! Tu en laisses partir un, ce sont deux autres qui se raboulent.

Il hocha la tête, arma sa mitraillette et la pointa sur les employés.

– Je ne vais plus me laisser emmerder.

– Non, monsieur! Je vous en prie, monsieur Aspic! On voulait pas! On est désolés, on ne recommencera plus jamais! Ayez pitié! Au nom du Christ, ne tirez pas! couinèrent les deux hommes en salopette, mais Jozo avait déjà levé le canon en l'écartant du visage, car sa mitraillette, un vieux modèle, dégageait beaucoup de fumée.

– Crouou! Crouou! Crou!

Le roucoulement se fit de nouveau entendre, interrompant Jozo dans son geste. Krešimir, Branimir et Domagoj dressèrent l'oreille.

– Crouou! Crouou! Crou!

– Ils ne sont pas seuls! cria le vieux. Krešimir, Branimir, Domagoj, vite! À vos postes!

Alors que les trois frères couraient vers la route, un sifflement perçant résonna à travers la Combe aux Aspics.

Zvonimir, qui avait passé la journée à faire le guet, se mit debout sur un rocher et fit un large signe des bras à son père et à ses frères.

– Fausse alerte ! cria la sentinelle. C'est don Stipan !

Deux minutes plus tard, la Passat bleu nuit du curé de Smiljevo, qui avait l'ingrate responsabilité de veiller sur les âmes de ce coin perdu, s'arrêta dans la cour.

– Loués soient Jésus et Marie, salua le curé en sortant de la voiture.

– Pour les siècles des siècles, marmonnèrent humblement les Aspic.

– Quoi de neuf, mes amis ?

– Rien de spécial, don Stipan, la vie suit son cours, dit Jozo.

Krešimir fit un geste en direction de la voiture.

– Le moteur fait un drôle de bruit.

– N'est-ce pas ? acquiesça le prêtre. Je l'ai aussi remarqué.

Comme s'il toussait.

– Comme ça, à première vue, je dirais que la pompe d'injection est foutue.

– Jette un coup d'œil, sois gentil, dit le curé en lui tendant la clé de la voiture, avant de se tourner vers les deux hommes agenouillés. Et ceux-là, qui sont-ils ?

– Des bandits, mon père, répondit le doyen de la famille. Ils sont venus facturer l'électricité. Ils volent le peuple. Si vous étiez venu cinq minutes plus tard, vous les auriez trouvés refroidis.

– On ne tue pas les gens, Jozo, c'est péché.

– Eh, tout est péché avec toi.

– C'est péché, Jozo. C'est un péché mortel. S'ils t'ont offensé, laisse-les repartir, ils ne recommenceront plus.

– Mais ils recommenceront, don Stipan, ils reviennent pour un oui ou pour un non. C'est la deuxième fois en trente ans qu'ils viennent me facturer l'électricité. Je ne peux plus tolérer ça.

– Monsieur Aspic, c’était une erreur. Je vous donne ma parole, on ne reviendra plus!

Nenad, de l’Intercommunale d’électricité, avait essayé d’intervenir, mais personne ne lui avait prêté attention.

– Jozo, écoute-moi, dit le prêtre en approchant avec prudence. C’est chrétien de pardonner, ajouta-t-il en abaissant le canon de la mitrailleuse. Laisse-les repartir.

Jozo hocha la tête et poussa un soupir en regardant ses prisonniers.

– Vous avez de la chance, dit-il avant de se tourner vers ses fils. Enfermez-les au cellier.

– Jozo, non, laisse-les partir, supplia le curé.

– Eh, tu voudrais le beurre et l’argent du beurre. Je leur épargne la vie, comme tu le voulais. Ne m’en demande pas plus. Ce sont mes prisonniers.

Don Stipan le fixa avec reproche, mais Jozo ne fléchit pas.

– Tu ne veux pas les laisser s’en aller?

– Non.

– D’accord, dit le curé.



– Tu veux manger quelque chose? Il nous reste de la polenta aux cerises.

– Non, merci, le dîner m’attend, dit don Stipan avec prudence, s’asseyant sur la chaise de la cuisine.

– Tu ne sais pas ce que tu manques, mais bon. Qu’est-ce que je peux t’offrir? Tu veux une bière, de l’eau-de-vie, du café?

– Donne-moi un café avec un jus de fruit, si tu en as.

– J’ai tout, mon ami. Que nous vaut le plaisir de ta visite?

– La messe pour ta défunte épouse, ça fera un an qu’elle est morte, jeudi en huit.

– Allez? s’étonna Jozo. Déjà? Et qui a payé la messe?

– Elle-même, avant de mourir. Elle a payé d’avance dix ans de messes de requiem. Elle disait: « Je sais qu’ils ne vont

pas s'en souvenir », et tu vois, elle avait raison. Elle était très pieuse, ta défunte épouse.

– Si tu le dis. Tu la connaissais mieux que moi, dit Jozo.

– Chaque fois que c'était dur pour elle, elle s'en remettait à Dieu.

– Qu'est-ce que tu veux, on se fourre facilement le doigt dans l'œil.

Le prêtre ne sut pas comment interpréter la remarque de Jozo. Il jeta un coup d'œil à la cuisine où Domagoj lui préparait le café. Sur le mur au-dessus du frigo pendait un calendrier pour le mois de février, alors qu'on était en avril, et à côté, de guingois dans son cadre, une vieille photo de quelques hommes en uniforme... Au milieu, Krešo Aspic, bien plus jeune, le bras autour de l'épaule d'un escogriffe souriant, une kalachnikov à la main et un béret crânement posé sur la tête. Le curé eut une grimace de dégoût en voyant la pile de vaisselle sale et moisie dans le lavabo. Une masse jaune s'était figée en coulant sur la cuisinière, et la crédence était recouverte de taches de nourriture de toutes les couleurs.

– Ils ne veulent pas laver la vaisselle, mon père, dit Jozo en remarquant le regard du prêtre.

Il pointa la tête en direction de Branimir qui s'assit à table.

– L'autre jour, cet imbécile a eu la flemme de laver une assiette, il a mangé dans un cendrier.

– Un cendrier?! s'étonna don Stipan.

– Un grand cendrier en cristal. Comme il n'y avait pas d'assiette propre, cette andouille a versé la soupe dans le cendrier.

Au souvenir de cette idée de génie, Branimir esquisssa un sourire ravi.

– Il trouve ça drôle, dit le père, dépité. Dieu tout-puissant! Toute ta vie, tu inculques des principes à tes enfants, et voilà le résultat! Quand ils se déshabillent, ils laissent tous leur caleçon sur le lit. Sans parler de la lessive: quand il y en a

un qui lave sa chemise et la laisse sécher, un autre la lui prend, et ça finit en bagarre.

– Une maison est difficile à tenir sans présence féminine, conclut don Stipan en sirotant le café que Domagoj venait de poser devant lui.

– Pas du tout, dit Jozo en se frottant le ventre des deux mains. J’ai pris six kilos.

– Ça ne se voit pas avec ta stature.

Jozo Aspica tiqua et lui jeta un regard haineux à travers ses paupières à demi fermées. Si un autre que le curé lui avait fait un tel commentaire sur sa taille, il lui aurait fichu une taloche sans sermon. Connaissant le point faible de son père, Branimir, radieux, leva la tête dans l’attente d’une explosion de rage, alors que Domagoj recula peureusement d’un pas. Don Stipan remarqua que l’atmosphère s’était comme refroidie. Par chance, Krešimir vint désamorcer la tension en lançant la clé de la Passat sur la table.

– Comme je vous l’ai dit, c’est la pompe d’injection qui merde.

– C’est sérieux ?

– Non, c’est facile à changer, dit le fils aîné en s’asseyant à table. Mais il faut acheter une nouvelle pompe, et ça coûte deux cents euros. La voiture a quel âge ?

– Elle est neuve, à peine un an et demi.

– Alors elle est toujours sous garantie ?

– Je pense que oui.

– Donne-la au garage, ils doivent te la réparer à l’œil. Par contre, n’attends pas. Tu peux encore la conduire, mais elle ne va pas tenir longtemps. Quoi de neuf chez toi ? demanda Krešo en s’appuyant sur les coudes et en croisant les doigts.

– Rien de spécial, je suis venu vous dire pour la messe de votre mère, jeudi en huit.

Krešimir baissa les yeux et hocha la tête solennellement, comme il se doit quand on parle d’une défunte.

– J’ai demandé à votre père comment vous vous débrouillez sans elle, il me dit que ça va, continua don Stipan. Ça fait plaisir à entendre.

– Ça ne va pas du tout, don Stipan ! s’emporta Krešo.

– Regardez-le, dit Jozo. Qu’est-ce qui ne va pas ?

– Rien, dit Krešimir avec amertume. Rien ne va. Je donne juste un exemple, don Stipan : les caleçons. L’élastique est usé, toutes nos culottes nous viennent jusque-là – et il écarta les bras à l’horizontale. Si je veux – pardonnez l’expression – aller pisser, je n’ai pas besoin de les enlever. Je n’ai qu’à les lâcher.

– Oh, les caleçons le gênent..., ironisa Jozo.

– Pas seulement les caleçons ! se fâcha Krešimir. Regarde la chemise de Domagoj.

– Qu’est-ce qu’elle a, ma chemise ?

– Il a perdu un bouton, il en a cousu un violet, qu’il a pris sur la veste de la mère. Si au moins il avait trouvé la bonne couleur.

Honteux, Domagoj couvrit le bouton de sa main. Revêtu de tissu violet et de la grandeur d’une pièce de monnaie, il est vrai qu’il jurait sur sa chemise à carreaux bleus et blancs.

– Et regarde Branimir. Depuis l’enterrement, il ne porte que des pantalons de laine noirs.

– Ce sont de beaux pantalons, qu’est-ce que ça fait ? dit Jozo sur un ton conciliant.

– Une paire de pantalons, papa, souligna Krešimir. On ne peut pas porter une seule paire de pantalons toute l’année.

– Là, tu as raison, admit Jozo, puis, se tournant vers Branimir : Écoute ton frère. Bon sang de bois, Brane, tu aurais pu te changer.

– Rien ne va plus dans cette maison depuis que la mère est partie, continua Krešimir, bouillonnant. On est fripés, malpropres, mal rasés, comme des bêtes des collines.

– Ce n’est pas une raison pour nous insulter, dit son père à voix basse.

Un silence gênant envahit la cuisine de Jozo Aspic. Le fils aîné avait proféré des vérités qui les tourmentaient tous depuis un certain temps, et ils avaient honte de l'avouer.

– Hum, toussota don Stipan avant de déclarer doctement: Je crains qu'il n'existe qu'une seule issue à la situation que vous vivez. L'un de vous devrait se marier. Qu'un seul revienne avec une femme, et tout serait plus simple.

Les Aspic, incrédules, se regardèrent avec effroi. Le choc les avait rendus muets. Branimir éclata d'un rire nerveux, mais se tut en comprenant que personne n'avait envie de plaisanter. Aucun d'entre eux ne s'attendait à ce que le curé profère de telles horreurs. Personne excepté Krešimir, qui, les yeux perdus dans le vide, ramassait du bout des doigts les miettes sur la table.

– Tu sais, don Stipan, dit-il finalement, j'y ai aussi songé.

– Krešo, fiston..., gémit Jozo.

– Je ne pensais pas le dire un jour, poursuit Krešimir sans prêter attention à son père, mais ce serait peut-être mieux de se marier. On ne peut plus continuer ainsi, mon père. On ne peut plus vivre sans femme.

Le prêtre hocha la tête.

– Krešo, réfléchis bien, le prévint son père. Réfléchis, ne fais pas la même erreur que moi.

Krešimir hocha pensivement la tête en direction du vieux. Il avait l'air de celui qui a pris une lourde décision et qui n'a pas l'intention d'y renoncer.

– Je ne vous ai rien dit parce que je n'étais pas sûr, mais ça fait quelque temps que je pense qu'il faudrait descendre en ville me trouver une femme.

Tous restèrent bouche bée devant la déclaration de Krešo. Seul Domagoj, le benjamin et le plus sensible d'entre eux, le fils préféré de leur mère défunte qui l'avait élevé quasiment comme une fille, Dieu ne lui ayant pas permis d'en avoir une, enfouit son visage dans le rideau encrassé et, inconsolable, éclata en sanglots.



## CHAPITRE DEUX

*Où l'on décrit la pénurie de femmes, même en milieu urbain, et les jeunes mariées contaminées qui se vendent par ordinateur. Où l'on enseigne également que les Serbes n'aiment pas perdre. À la fin, il pleut, ce qui n'est pas plus mal.*

Zvonimir surveillait le bruit de l'eau dans la salle de bains, celui des pas le long du couloir, des habits qu'on enfile, du grincement de la porte et de la toux de son frère aîné. Il pensait qu'il était le seul à l'avoir entendu, mais Branimir, son jumeau, était éveillé dans le lit à côté du sien.

- Il s'en va, chuchota Brane.
- Oui, acquiesça Zvone, tout remué.
- S'il trouve une femme, il ne va pas revenir.
- Il reviendra.
- Tu penses?
- C'est sûr, dit Zvone à voix basse, sans en être tout à fait certain.

Empourprant le pierrier, le soleil était sur le point de se lever derrière les pics rocheux. Les deux percepteurs prisonniers, ignorant cette beauté, contemplaient tristement le monde extérieur à travers les barreaux du cellier. Un char-donneret fit entendre son chant dans le bosquet au-dessus de la maison au moment même où Krešimir posait son sac dans la voiture. Il referma le coffre et se mit à écouter

l'espiègle couplet. Il promena son regard sur le village où il avait passé presque toute sa vie. Trente-huit ans. Excepté durant la guerre, il n'avait quasiment jamais passé une nuit hors de la Combe aux Aspics. La lumière s'alluma dans la cuisine, son père se montra à la fenêtre. Lugubre, il observa Krešimir quelques instants ; ce dernier voulut le saluer. Mais à peine eut-il levé la main que Jozo, renfrogné, recula et tira le rideau. Krešo se sentit bête : il prolongea son geste, faisant semblant de se gratter l'occiput. Il prit place dans la Golf, alluma le moteur et démarra, le cœur lourd.

– Krešo, frerot, bon voyage ! cria derrière lui Domagoj depuis son observatoire au-dessus du col.

Krešimir leva le bras en guise de réponse, sans se retourner. C'était la mi-avril, la première sauge teintait les dévers en violet.

Il faisait jour lorsque, depuis les montagnes, il rejoignit la route principale, au croisement derrière les ruines d'une ancienne auberge où pointait un figuier sauvage. Les champs dans la plaine s'étalaient comme une couverture bigarrée : trapèzes bruns des terres arables, verts des prairies, jaunes des blés, côtelés des vignobles. Un tracteur minuscule serpentait sur un chemin blanc entre les plantations. Les flaques de pluie brillaient comme de l'or fondu, le pays tout entier miroitait dans le brouillard.

Krešo traversa nombre de montagnes, de plaines et de villages, dépassa quantité d'églises entourées de cyprès, de bazars devant lesquels campaient des hommes assis sur des cageots, bière à la main, d'arrière-cours envahies d'herbes où rouillaient des machines agricoles hors d'usage, de moutons sales qui broutaient dans le maquis, de femmes traînant des carrioles de trèfle et d'enfants ployant sous leurs cartables, jusqu'à ce que, passé un virage, le bleu de la mer lui apparût, avec les silhouettes grises des îles au loin. La circulation se fit plus dense lorsqu'il arriva à la périphérie de la ville, toute en cubes blancs, envahie de centres commerciaux, d'usines et de dépôts. Perdu dans le chaos des camions de livraison, il

faillit rater l'entrée de l'agglomération, puis erra plus d'une heure à travers la ville, prit un sens interdit, avant de trouver l'immeuble jaune dont il gardait un pâle souvenir de temps lointains.

Sa tante l'enlaça fougueusement et éclata en sanglots, son oncle prit sa veste et lui apporta des pantoufles. Krešimir déclara qu'il n'avait pas faim, mais cette affirmation, comme toujours, fut reçue avec dédain. À peine s'était-il retourné qu'il était déjà assis dans la cuisine, enfournant une omelette au filet de porc fumé sous le regard amoureux des deux autres.

– C'est difficile, de nos jours, fiston, lui dit oncle Ive après que Krešimir lui eut expliqué la raison de sa venue. Il n'y a plus de femmes. Je regarde les jeunes, aujourd'hui, personne n'a de petite amie. Il y a pénurie, même ici en ville.

– Allez, allez, dit tante Rosa, encourageante, lui caressant les cheveux, on peut sûrement trouver un ancien modèle au rabais.

– Des clous ! cria l'oncle. Elles se marient toutes avant que tu dises ouf ! Tu te souviens d'Alfirević, celui qui travaillait avec moi, qui a une fille sourde-muette ? Pendant des années, il me disait : « Ive, si seulement j'arrivais à la marier », et elle, sainte mère de Dieu, elle a à peine trente ans et c'est la troisième fois qu'elle divorce. Chaque fois qu'elle en trouve un, il lui faut à peine six mois pour entamer des disputes.

– Comment une muette peut-elle se disputer ? demanda la tante, pensive.

– Les sourdes, les aveugles, les éclopées, les dindes, les muettes, celles aux oreilles décollées, aux grandes gueules, les crasseuses, les salopes, les gouines, s'emporta l'oncle, tout ce qui est femelle se trouve un mari de nos jours. Mais après, je ne sais pas... Tu devrais essayer de passer par une agence.

– Une agence ? s'étonna Krešimir.

– Aujourd'hui, il y a des agences, j'ai lu ça dans le journal l'autre jour : tu leur fournis des renseignements – qui tu es et d'où tu viens, ce que tu aimes et comment tu l'aimes –, et

l'ordinateur choisit la fille qui te convient le mieux. Pas besoin de chercher, en cinq minutes tout est plié, qu'ils disent.

– Oh, je ne les toucherais même pas avec un bâton, ces filles de l'ordinateur, dit la tante avec défiance. Qui te dit qu'elles sont en bonne santé, qu'elles ne sont pas contaminées?

– Contaminées? Par quoi? s'étonna oncle Ive.

– Par un virus électronique, pardi.

– Oh, Rosa, bon Dieu, tais-toi. Tais-toi avant que quelqu'un t'entende. Comment ces petites pourraient-elles être contaminées par un virus électronique?

– Je ne sais pas, moi..., répondit Rosa avec prudence.

– Tu vois que tu ne sais pas. Tu te mêles de choses dont tu n'as pas idée.

– Trouve-t'en une dans une agence, plus cultivée que moi! répliqua la tante en se tournant vers le fils aîné de sa défunte sœur. Ne l'écoute pas. Personne, dans la famille, ne s'est marié par ordinateur, toi non plus. Sors un peu. Il fait beau, c'est le printemps, la ville est pleine de belles filles, c'est un plaisir de les regarder. Tu ne vas pas aller dans une agence, en passant à côté de ces merveilles du bon Dieu.

– J'ai seulement dit que ce serait plus simple, insista oncle Ive.

– Des nêfles! répondit Rosa. Celles qui attendent qu'une agence leur trouve un homme, ce sont des feignasses qui restent toute la journée sur leur canapé à manger des biscuits. Il faut se donner de la peine pour trouver un petit ami: se remuer, s'habiller, se maquiller, s'attacher les cheveux, il faut savoir parler, savoir rire, être intelligente, jolie, charmante, rusée... Suer sang et eau, petit, et pas attendre qu'il vienne de lui-même. Par ordinateur? Laisse-moi rire!

– À dire la vérité, hésita Krešimir, je voudrais bien retrouver une fille. Une que je... Je ne sais pas comment dire... On était ensemble...

– Tu as une petite amie? s'étonna son oncle. Tu aurais dû le dire tout de suite!

– C'est pas vraiment..., bafouilla Krešimir.

– C'est qui, on la connaît? l'interrompit sa tante, radieuse.  
– Vous ne la connaissez pas, elle est serveuse...  
– Noble métier.  
– Elle travaille dans un café où on allait pendant la guerre, quand on revenait du front.

– C'est quoi son nom?  
– La Girafe.  
– Elle s'appelle Girafe? s'exclama oncle Ive.  
– Aunomdupèreetdufils..., se signa la tante.  
– Mais non, répondit Krešo. Je pensais que vous me parliez du café. Le café s'appelle la Girafe, la fille, Lovorka. Elle vous plairait. Une fille plutôt grande, charpentée. Elle a les yeux bleus.

– Les plus beaux yeux du monde, dit la tante, enchantée.  
– Tu l'as appelée? Elle sait que tu viens? demanda l'oncle.  
– Ça fait un certain temps qu'on ne s'est pas téléphoné.  
On se voyait, comme je vous l'ai dit, à l'époque...

– Pendant la guerre? l'interrompit l'oncle.  
– Eh...  
– Il y a quinze ans?  
– Bah, ça ne fait pas quinze ans.  
– Fiston, ce n'est pas beaucoup moins, dit l'oncle, alarmiste. Vous vous êtes revus depuis ce temps-là?

Krešimir fit non de la tête. L'oncle et la tante se jetèrent un regard inquiet.

– Krešo, je ne sais pas quoi te dire, continua l'oncle. Si tu ne l'as pas appelée depuis toutes ces années, je doute qu'elle t'attende.

– Tu penses? s'étonna Krešo.  
– C'est une femme, on ne peut pas lui faire confiance.  
– Qui sait, peut-être qu'elle l'attend, dit la tante – mais sa voix trahissait son scepticisme.

Brisé, Krešo lui jeta un regard suppliant. Elle ne lui avait jamais vu une telle expression. Il avait l'air d'un petit garçon lorsqu'il balbutia à mi-voix :

– Ça ne fait rien, j’aimerais la retrouver... Elle est... Comment dire... Elle est restée dans mon cœur.

– Mon amour! s’émut la tante. On la retrouvera. On la retrouvera, la bêtasse, même si on doit la chercher au Costa Rica.



Rosa prit tous les habits de Krešimir, ceux qu’il avait sur lui et dans son sac, et les mit à laver. Elle l’envoya prendre une douche et se raser. Quand il revint dans la chambre, du linge propre l’attendait sur le lit, pantalon et chemise, le tout appartenant à son oncle, qui était pratiquement de la même taille. En boutonnant la chemise, il regarda la rue à travers la fenêtre et se sentit soudainement perdu et vulnérable, loin de chez lui. Il eut d’un seul coup le sentiment d’avoir pris une mauvaise décision et souhaita retourner dans ses collines. Il devait être fou de croire qu’il pourrait trouver dans cette ville qu’il connaissait à peine une femme dont il ne savait quasiment rien.

Sa connaissance des femmes était plutôt limitée. Il les regardait de loin et avec prudence, ne sachant pas comment les aborder. Des années auparavant, à l’âge de treize ou quatorze ans, il avait ressenti une mystérieuse attirance pour une fille de sa classe, Sandra, assise devant lui. Il avait passé des heures à lui fixer la nuque, réfléchissant à une manière d’entamer la discussion. Une semaine passa, puis une deuxième, puis un mois et un autre, le semestre était terminé, le printemps succéda à l’hiver, les journées se firent plus chaudes, la fin de l’année scolaire approchait, et il continuait de fixer avidement sa queue-de-cheval, ses oreilles légèrement décollées, les bouclettes malicieuses dans son cou, sans savoir quoi faire. Finalement, certainement excédée par sa surveillance muette et maniaque, un jour Sandra se retourna et lui sourit timidement. Il en fut remué comme si on l’avait surpris dans une entreprise honteuse, et pour

une raison qu'il ne sut s'expliquer plus tard, sans réfléchir, pour ainsi dire instinctivement, il la gifla.

– Elle a certainement voulu te montrer qu'elle t'aimait bien, lui dit sa mère qu'on avait convoquée à l'école après cet épisode.

Krešo l'avait regardée avec étonnement. Lui-même ne riait que s'il voyait quelqu'un boiter ou bégayer, marcher dans une bouse ou tomber du tracteur, c'est-à-dire quand il pouvait se moquer. Du coup, il avait pensé que la fille lui avait souri parce qu'il était mal coiffé, que son col était mis de travers, ou qu'il avait de la morve au nez. Qu'un sourire pût manifester de la sympathie était pour lui une découverte extraordinaire. Il avait donc décidé de se montrer plus amical la fois d'après.

Malheureusement, il n'y eut pas de fois suivante. Sandra n'avait plus jamais souri à Krešimir, et les autres filles de la classe, ayant eu vent de cet incident, baissaient peureusement la tête lorsqu'il les regardait. En grande partie à cause de la réputation de sa famille, de la sauvagerie des Aspic qui était de notoriété publique, mais aussi en raison de son caractère timide; à l'école il était solitaire et mis à l'écart. Il ne faisait partie d'aucun chœur d'enfants, il n'avait aucun ami à qui se confier et avec qui partager son goûter, jamais un Mate n'était venu lui dire de la part de Zoran, l'ayant appris de Miranda, qu'il plaisait à Lucija.

– Comment tu as connu papa? avait-il demandé une fois à sa mère, dans l'espoir que son exemple lui enseignerait les règles mystérieuses pour pouvoir aborder une fille.

Sa maman avait souri. C'était manifestement un souvenir agréable.

– Mon père l'a surpris en train de voler un veau. C'était le mariage ou une balle dans la tête.

Krešimir ignorait en quoi cette information pouvait lui être utile. Rien ni personne ne pouvait l'aider. Il termina l'école primaire, puis le lycée, les filles restaient pour lui énigmatiques et distantes. Le désir qui trépidait dans sa

poitrine était devenu voilé, lourd, accablant. Il ne l'avait comblé qu'une seule fois, pendant la guerre, en février 1993, un mercredi pluvieux, lorsque, avec quelques camarades de sa compagnie, il était allé boire un verre.

De retour du front, débarquant du camion à la caserne de Split, ils avaient l'habitude d'aller à la Girafe dans la rue Tchekhov, jouer aux fléchettes en buvant quelques bières avant de rentrer chacun chez soi. Ils connaissaient la serveuse, charpentée mais jolie, la joyeuse et bruyante Lovorka. Celle-ci les connaissait tous et, mi-sérieux mi-plaisantant, les soldats lui faisaient du gringue. Tous, excepté Krešimir, toujours en retrait. Il avait l'intention ce soir-là de prendre le dernier bus pour Smiljevo. Mais la serveuse l'apostropha à voix basse par-dessus le comptoir.

– Pardon, je peux te demander quelque chose ?

Elle le prit au dépourvu, car c'était la première fois qu'elle s'adressait à lui directement. Mais la suite l'étonna davantage.

– Est-ce que tu pourrais être mon petit ami ? demanda Lovorka.

Krešo souriait, le feu aux joues.

– Enfin, tu sais, juste faire semblant d'être mon petit ami.

Krešimir Aspik ne put qu'ouvrir la bouche de stupéfaction. La serveuse se pencha par-dessus le comptoir, s'approcha et lui dit tout doucement :

– Le policier qui vient de rentrer dans le café... Ne te retourne pas. Il vient tous les jours me casser les pieds. Il se prend pour un baron, mais il est con comme la lune. Il me tape sur le système. C'est pour ça que je pensais que tu pourrais faire semblant d'être mon petit ami. Qu'il voie qu'on est ensemble, et qu'il arrête de me draguer. Ça irait pour toi ?

– Oui... Bien sûr... Pas de problème..., ânonna Krešimir.

– D'accord, dit Lovorka. Alors je vais t'embrasser.

– Pourquoi ?! s'affola Krešo.

– Tu es mon amoureux, oui ou non ? dit la serveuse tout de go en l'embrassant sur la bouche.



– Oooh! Qu'est-ce que c'est que ça? s'enquit joyeusement un soldat de la compagnie, qui travaillait à la rubrique culturelle de *La Dalmatie libre* et que tout le monde appelait Culture.

– Ça vous étonne? Je n'ai pas le droit d'embrasser mon petit ami? dit la serveuse, en insistant sur le « petit ami » pour que tout le café l'entende.

– Ah oui? J'ignorais que c'était ton petit ami, s'étonna Culture.

– Tu ignores bien des choses, mon cher, dit Lovorka, péremptoire.

Krešimir, quant à lui, ne bougeait pas, souriait sottement et bouillonnait à l'intérieur, comme si on lui avait mis le feu après l'avoir arrosé d'essence. Il décida de se saouler pour éteindre l'incendie, mais se rendit compte que ses mains tremblaient, manquant renverser la bière.

– Crénom, et nous qui nous échinions à te draguer! s'exclama gaillardement le sergent Mile. Et toi, tu choisis ce taiseux.

– J'ai toujours dit que les pires, c'est ceux qui ne disent rien mais n'en pensent pas moins, dit Veljko Klarić, camionneur indépendant.

– Calme, silencieux, discret et sanguinaire, conclut Culture.

Embarrassé, Krešo souriait, fier comme un coq, comme s'il était un authentique séducteur. C'était un sentiment agréable d'avoir une petite amie, même si elle était fictive. Il se retourna l'air de rien vers le policier enquiquinant auquel il devait cette aubaine inespérée. Le garçon maigrichon, vingt-cinq ans environ, à peine plus âgé que lui, avait les tempes dégarnies; on voyait qu'il serait complètement chauve d'ici quelques années. Assis à une table dans le coin, il mordillait nerveusement sa lèvre inférieure, son pied battant la chamade; il le fixait rageusement de ses yeux bleus délavés.

– À quoi tu penses, mon amour? lui lança Lovorka derrière le comptoir en posant sa main froide sur la sienne.

Des années durant, Krešimir Aspic se souviendrait de ce « mon amour » et du contact de sa main, humide d'avoir lavé les verres.

– Les gars, on s'en va! On s'en va, je ne peux plus écouter ça, lança Mile, faussement indigné. Quand elle l'appelle comme ça, c'est comme si on me plantait un couteau dans la poitrine.

Lovorka sourit à la remarque de Mile, fixant Krešo avec insistance.

– C'était comment, en haut? demanda-t-elle.

– Où? Sur le terrain? Pas mal, dit Krešo. Enfin, à part le pilonnage au mortier. On n'a pas pu sortir durant trois jours du bunker, sinon ça allait...

– Trois jours?! s'étonna la serveuse.

Krešo hocha gravement la tête.

– Et tout ça à cause de lui, là, dit Mile en pointant Culture du doigt.

– N'exagère pas, ce n'est pas entièrement ma faute..., se défendit Culture.

– C'est ta faute, c'est ta faute, répéta le sergent. C'est à cause de toi et de tes fichus échecs.

Lovorka ne comprenant pas le lien entre les échecs et le pilonnage au mortier, les soldats lui expliquèrent. Leurs positions se situaient sur une colline au-dessus de Kljake, dans la région de Drniš, celles des Serbes deux collines plus loin. À la télévision, la guerre apparaît comme un phénomène dynamique, mais en réalité, le plus souvent, les soldats ne font que jouer aux cartes, lire des romans de cow-boys, réchauffer du ragoût et péter. En neuf mois de combats, leur unité n'avait tiré aucune balle ni roquette sur les positions serbes. De leur côté, les Serbes étaient tout aussi pacifiques. Sans radio, ils n'auraient pas eu connaissance les uns des autres. Par ennui, ils n'arrêtaient pas de s'envoyer des vanes par ondes interposées: ils proféraient des insultes à caractère

ethnique, menaient d'ardentes discussions politiques, racontaient des blagues cochonnes. Jusqu'au soir où le commandant serbe, un certain lieutenant Ljubiša, demanda :

– Allô, les oustachis, est-ce que l'un d'entre vous sait jouer aux échecs ? Je n'ai que des andouilles ici, qui ne savent pas faire la différence entre une tour et une reine.

Culture lui dit qu'il aimerait bien faire une partie. N'ayant pas de jeu d'échecs dans le bunker, il dut jouer de tête. Assis dans un coin de la redoute, un talkie-walkie à la main, il fixait avec attention un point devant lui et, de temps en temps, annonçait au lieutenant Ljubiša :

– Cheval en D4... Pion de C2 en C3... Tour en G7...

Le lieutenant Ljubiša répondait de l'autre côté :

– Fou de F2 en B6... Tour en A4... Pion en E5...

Ils avaient commencé à jouer après le dîner. Jusqu'au matin, au cœur d'une nuit d'hiver limpide, leur affrontement résonna sur les ondes radio au-dessus des collines de Drniš. Au moment où les premiers rayons du soleil se faufilaient à travers les meurtrières de leur casemate, où les soldats s'éti- raient dans leurs sacs de couchage, les cheveux en bataille, tout blême après sa nuit blanche, Culture poussa un cri de victoire :

– Reine en D7 ! Échec et mat !

– Putain de ta mère ! jura amèrement, de l'autre côté de la ligne, le lieutenant Ljubiša.

Cinq minutes plus tard, les forces serbes se lançaient dans un féroce pilonnage au mortier, qui dura soixante-douze heures.

– Ils sont comme ça, les Serbes, soupira le sergent Mile. Ils ne savent pas perdre.

– Je vous assure, les gars, ce n'était pas ma faute, plaïda Culture.

– Mais si, c'était ta faute. Ne me raconte pas d'histoires, je connais les Serbes, conclut le sergent Mile. Laisse-moi te dire une chose : s'ils t'appellent encore une fois...

– Non, Culture, ne recommence pas, par pitié..., supplia Klarić.

– Non, non, dit le sergent en levant l'index. Si un tchetnik t'appelle de nouveau pour te proposer de jouer aux échecs, toi, Culture, tu vas jouer contre lui, et lui foutre la pâtée. Souviens-toi de ce que je te dis: tu le niques, lui et sa mère! Le peuple croate, les veuves et les orphelins, les réfugiés et les déplacés comptent sur toi!

– On y va, les gars? Ma femme m'attend, dit Klarić.

– Voilà, voilà, je finis mon verre, répondit Mile.

– Il faut ramener quelqu'un? demanda Culture. Aspic, comme d'habitude?

– Il va rester un peu avec moi, dit Lovorka avant que Krešimir puisse dire quoi que ce soit.

Il n'avait pas pensé rester, mais ne protesta pas.

– C'est bien ce que je pensais, dit le sergent. Écoute, dit-il à Krešo, fais bien attention à cette fille, je t'en tiens personnellement responsable. Et toi, se tourna-t-il vers Lovorka, si jamais il...

– Allez, allez, l'interrompit Klarić. Ça suffit pour ce soir.

Les soldats s'en allèrent. Krešo était appuyé au comptoir, fixant amoureusement la serveuse qui lui donnait des nouvelles de sa vie et de celle de ses proches, de sa cousine mariée à un toxicomane, de sa tante déprimée depuis la mort de son chien, six mois auparavant, de ses voisins qui avaient fait exploser une bonbonne de gaz juste au moment où ils terminaient de repeindre leur appartement, de son amie inquiète par le retard de ses règles, de sa marraine de baptême à qui une voyante avait prédit qu'elle aurait des problèmes de thyroïde et du propriétaire de son appartement qu'elle avait surpris en train de fouiller dans ses culottes. Lovorka jacassait sans répit, parlait sans cesse, Krešo hochait la tête sagement et avec intérêt, bien que n'ayant aucune idée des personnes dont il était question. Il était comme ensorcelé, fixant la mèche qui barrait le visage de Lovorka.

La soirée avançait, il y avait de moins en moins de monde dans le café. Lovorka put s'asseoir à côté de lui et allumer une cigarette. Soufflant la fumée, elle lui dit qu'elle aimerait teindre ses mèches en blond, qu'elle avait peur du dentiste, qu'elle aimait porter des bottes par-dessus son legging, qu'elle savait taper à la machine de ses dix doigts car elle avait suivi des cours de dactylo à l'école, qu'elle était vite saoule, que deux verres de vin suffisaient à lui faire tourner la tête. Krešo prit son courage à deux mains et lui déplaça la mèche rebelle sur le front. Elle se pencha et l'embrassa tendrement. Elle toucha ses lèvres du bout de la langue – et il eut l'impression d'avoir vidé d'un trait ces deux verres de vin. Il était tellement chamboulé par ce baiser qu'il faillit tomber de sa chaise.

– Goran, tu prends encore quelque chose ? Je ferme dans vingt minutes, dit Lovorka au policier, son dernier client.

Krešimir avait presque oublié ce type bizarre qui était resté des heures assis à sa table, silencieux, à frapper le sol du pied.

– Rien, merci, dit Goran d'une voix rauque.

Il partit peu après. Krešimir attendit la serveuse qui devait terminer de récurer le sol des toilettes et laver les derniers verres. Ils sortirent ensemble, sous une pluie battante.

– Il est parti ? demanda Lovorka à voix basse, verrouillant les volets métalliques du café.

Krešimir se retourna et, sous la lumière blanche du réverbère, il vit, à travers le rideau de pluie, le policier sous le porche d'un immeuble voisin.

– Il est là-bas, en face.

– Quel malade ! dit Lovorka, furieuse. Je lui ai pourtant dit mille fois de me laisser tranquille.

Elle tendit un parapluie à Krešimir. Il lui fallut un court instant pour comprendre ce qu'elle attendait de lui, avant que ne s'impose à son esprit l'image de couples marchant, enlacés, sous la pluie. Il ouvrit le parapluie, elle se blottit contre lui, il la prit prudemment par la taille.

– Tu peux me raccompagner? demanda Lovorka. J’habite tout près.

– Bien sûr.

La serveuse se serra contre lui, il l’enlaça avec plus de résolution. Un déluge s’était abattu sur la ville, la pluie les éclaboussait de partout, portée par le vent; bientôt, malgré le parapluie, ils furent complètement trempés. Ils pataugeaient à travers les torrents qui se déversaient dans les rues et disparaissaient en gargouillant dans les égouts. Par chance, elle habitait effectivement près de là: trois rues plus loin, ils s’arrêtèrent devant son immeuble. Krešimir fut chagriné lorsqu’elle se détacha de lui. Il aurait pu marcher avec elle jusqu’au matin, même sous une tempête de neige, son corps chaud et palpitant près de lui, à respirer le parfum fleuri de son déodorant.

– Voilà, dit-elle sous l’auvent. Merci beaucoup, tu m’as sauvé la vie.

– Je t’en prie, ce n’est rien.

– Tu veux garder le parapluie?

– Non, inutile.

– Allez, prends le parapluie, tu as vu le temps qu’il fait.

Mais au fait, tu habites où?

– À la Combe aux Aspics.

– C’est où, ça, bon Dieu?

– Depuis Smiljevo, tu grimpes.

– Depuis Smiljevo, tu grimpes? répéta Lovorka, bouche bée.

– Environ sept kilomètres, expliqua Krešimir simplement. La route n’est pas très bonne.

– Tu n’es pas de Split?

Krešimir fit non de la tête.

– Qu’est-ce que tu vas faire? Depuis Smiljevo, tu grimpes, environ sept kilomètres?

– Je vais aller à la gare, boire un verre, le premier bus est à cinq heures trente.

– La vache! s’exclama la fille, qui réfléchit un instant. Allez, entre, tu vas dormir chez moi.

– Mais non, vraiment...

– Arrête de déconner, tu ne vas pas attendre toute la nuit à la gare par ce temps. Viens au moins te sécher et boire un thé.

Elle déverrouilla la porte de l'immeuble et le laissa passer. L'ascenseur était recouvert de graffitis et de vieux chewing-gums, et dégageait une odeur aigre.

– Il faut être discret, il ne faut pas réveiller les propriétaires, l'avertit la jeune fille en souriant.

Qui sait ce qu'elle avait en tête pour sourire de la sorte. Épouvanté, Krešimir écoutait le mécanisme de l'ascenseur. Il n'avait pas du tout envie de rire.

Elle le prit par la main et l'emmena à travers un couloir sombre. Elle referma la porte de sa chambre et alluma la lampe sur la table de chevet. Un doigt sur la bouche, elle lui fit signe de se taire. La chambre était petite, avec un vieux canapé recouvert d'une couverture à carreaux, une table de nuit, une armoire, un vieux tapis et la photo d'un homme collée au mur. Une bouffée de jalousie envahit Krešimir.

– C'est ton amoureux?

– Qui?

– Le type sur le mur.

– C'est Mel Gibson, espèce d'andouille.

Krešimir hochait la tête, bien que peu rassuré par la réponse de Lovorka. Celle-ci alluma le radiateur électrique et suspendit à la poignée de la fenêtre un cintre sur lequel se trouvait sa veste détrempeée, puis elle ôta ses bottines et les mit à sécher par terre.

– Enlève ta veste, tu vas prendre froid, dit-elle.

Elle sortit deux serviettes de l'armoire, lui en donna une pour qu'il s'essuie les cheveux, puis sortit de la chambre. Peu après se firent entendre de l'eau qui coule, puis des pas, la chasse d'eau, de nouveau de l'eau qui coule, de nouveau des pas, un verre qu'on déplace. Elle revint dans la chambre un instant plus tard, deux tasses de thé à la main.

– Assieds-toi, ne reste pas debout.